

rp/rb/rk/rg/rl/rɲ). Cp. ce type dans *rendre/sentir/finir*, plus restreint (-rd-: perdre; -rt-/rv-/rm-: sentir; -rd-/rt-/rs-/rn-/rʒ-/rb-: finir).

La conjugaison en -ER contraste avec toutes les autres conjugaisons. Doublement positive – extensive et intégrante – (ce qui peut expliquer l'absence de -r: *e fermé* au lieu du *r* des autres catégories), elle s'oppose diamétralement à la conjugaison doublement négative: *clore*, unité seule, caractère intensif/limitatif. Elle contraste aussi avec -AIRE. On voit ici une opposition entre une intégration *extensive* (le grand nombre des 'verbes réguliers') et une intégration *intensive*, une même structure monosyllabique -AIRE, où l'unité *faire*, verbe abstrait de l'intensité intégrée («constituer de toutes pièces, mettre au monde» etc.), diffère profondément du verbe *aller*, expression d'une intégration extensive (v-, all-), abstrait lui aussi. Dans -IRE, cette abstraction se réalise non pas dans un groupe singulier, mais dans un groupe binaire: *venir/tenir*, car la synthèse de cette conjugaison renferme pour ainsi dire une contradiction intérieure: intensif/extens.

On ne trouve pas de néologismes dans la conjugaison -URE bien qu'elle soit extensive comme *finir/parler/téter*. C'est que cette catégorie – extensive de structure (con-clure/in-trure) et de signification – est limitative (et contraste avec *clore*, monosyllabique: intensif/limitatif).

-ER, extensive/intégrante, a une formation systématique (-onner, -eler etc.); -IR, extensive/intensive, a une formation sporadique (laumir, etc.) et extensive ('composée': a-basourdir, etc.); -URE seulement une extension composée.

Le verbe 'régulier' du groupe *parler* frappe l'attention. La conjugaison en -ER est, en effet, une catégorie à part: seule de toutes les catégories, elle est définie par deux relations positives, ce qui explique sa productivité et l'oppose à la pauvreté de -ORE, qui, avec une seule unité, est doublement négative: la limitation et l'intensité sont des formes négatives de l'intégration et de l'extension.

La conjugaison en -ER – positive, ouverte (cp. la terminaison vocalique de l'infin. au lieu de *r*) – comprend, dans ses unités simples (:dissyl.) toutes les voyelles sauf *œ* (*emprunter* et *shunter*, angl., dérivées), et c'est la voyelle *i* qui, après *a*, est la plus fréquente.

Alfred Bolbjerg  
Copenhague

#### A propos de:

Maurice Gross: *Méthodes en syntaxe. Régime des constructions complétives*. Paris, Hermann, 1975.

En 1968, Maurice Gross publia une *Grammaire transformationnelle du français* dans laquelle se trouvaient étudiées «des constructions complexes mettant en jeu des compléments propositionnels (complétives) et infinitifs de divers types» (Gross 1968: p. 5). Écrit sans concession aucune à l'élégance et parfois même à la clarté, ce livre important devait être moins souvent lu que consulté, malgré l'absence quasi totale d'index qui en rendait le maniement toujours délicat.

*Méthodes en syntaxe* constitue le prolongement de ce premier travail, mais se recommande à nous par une typographie plus aérée, par la présence de deux index (de termes, d'auteurs et surtout de verbes), et enfin par la reproduction intégrale de dix-neuf tables dont un long commentaire introductif (chap. IV) facilite l'intelligence et l'utilisation.

Il ne conviendrait cependant pas de considérer *Méthodes en syntaxe* comme un ouvrage de référence qui nous livrerait des faits bien établis tout en se maintenant en dehors des controverses théoriques actuelles. L'ouvrage ne mérite en effet ni cette réduction – que certains esprits teinteraient trop vite de condescendance – ni cette confiance aveugle. Les chapitres I, II, III et V contiennent de nombreuses pages qui contribueront certainement à approfondir notre réflexion linguistique en même temps que notre connaissance de la grammaire française. Par contre, les tables renferment, pour des raisons à la fois méthodologiques et théoriques, beaucoup d'informations douteuses, voire fausses, qui risquent d'égarer, sur l'un ou l'autre point précis, le lecteur non prévenu.

A cela s'ajoute le fait troublant que plusieurs choix méthodologiques apparemment raisonnables et bien venus sont justifiés par des argumentations théoriques dont le contenu et la forme se révèlent assez souvent discutables. Un exemple clair de cette démarche nous est fourni dès le paragraphe I.1, où se trouve circonscrit l'objet de la recherche. Gross déclare vouloir étudier les «phrases simples ou phrases noyaux» et les transformations «unaires», c'est-à-dire singulières, qu'elles peuvent subir (p. 17). Ce choix méthodologique l'amène naturellement à négliger les phrases complexes, et les transformations «binaires» ou généralisées. Deux raisons sont alors avancées en faveur de pareille procédure: l'une, essentiellement pratique, invoque les problèmes d'interprétation que posent, en cas de cumul d'ambiguïtés, certaines phrases complexes (pp. 19–20); l'autre, qui se situe à un niveau nettement théorique, mérite que nous nous y attardions quelque peu (pp. 17–19). En gros, l'argumentation de Gross peut se résumer de la manière suivante. La créativité syntaxique des langues naturelles s'explique aisément, dans le cadre de structures phrastiques simples, par le très grand nombre de commutations autorisées. Certes, remarque Gross (p. 18), Chomsky émet sur ce point une hypothèse toute différente: «Il observe que les langues naturelles sont des ensembles infinis (récursivement énumérables) et que ce caractère infini provient de l'existence de divers mécanismes syntaxiques récurrents (récursifs) qui combinent des phrases entre elles (conjonctions, relativations, etc.) d'une manière non bornée a priori. Chomsky assimile la créativité du langage à son caractère infini, donc aux mécanismes récurrents». Mais «les mécanismes récurrents» qui allongent les phrases (les transformations binaires) ne semblent pas apporter une contribution quelconque à la créativité. Dans leur quasi totalité, il est possible de les décrire comme des concaténations de phrases simples à contenus indépendants. Il existe néanmoins des contraintes entre phrases simples qui subissent une transformation binaire, mais comme Harris (1968) l'a montré, ces contraintes sont sémantiques, voire culturelles, et bien qu'elles soient de type fini, elles contribuent de manière fondamentale à rendre le langage *créatif*. Gross en conclut «que divers faits de langue fondamentaux pourraient ne pas se situer dans les mécanismes récurrents, mais au niveau des phrases simples».

Nous n'insisterons pas longtemps sur la négligence d'écriture qui se manifeste à plusieurs reprises dans les extraits cités. Il est bien entendu que Chomsky n'a pas «observé» que les langues naturelles sont des ensembles infinis de phrases puisque, comme tout observateur, il n'a pu avoir accès qu'à un ensemble nécessairement fini d'énoncés (Bar-Hillel 1964: pp. 206–207). De même, aucun initié ne prendra au pied de la lettre la synonymie suggérée entre «infini» et «récursivement énumérable», ou la définition fort approximative des transformations binaires en tant que «mécanismes récurrents qui allongent les phrases». Par contre, l'argumentation proprement dite s'expose à de nombreuses objections que nous croyons utile de formuler ici.

Il est clair, d'abord, que le raisonnement au terme duquel Chomsky conclut autrefois à la

nécessité des transformations généralisées doit se reconstruire de tout autre manière. L'observation de départ porte, en réalité, sur des ensembles finis d'énoncés tels que (1):

- (1) (i) L'homme était grand et aimable  
 (ii) L'homme était grand, vieux et aimable  
 (iii) L'homme était grand, vieux, fatigué et aimable

L'acceptabilité des énoncés (1i-1iii) nous conduit à penser que toute phrase contenant le syntagme nominal *L'homme*, le verbe copule *était*, une suite de  $n$  adjectifs précédant *et* ainsi qu'un dernier adjectif, est bien formée. Bien sûr, au delà d'un certain  $n$ , d'ailleurs difficile à déterminer, nous obtiendrons des phrases auxquelles ne correspondra plus aucun énoncé ordinairement acceptable. Mais si nous chargeons la grammaire d'effectuer mécaniquement cette restriction, nous nous contentons de fournir une simple présentation des faits. En revanche, la dichotomie entre compétence et performance nous permet non seulement de faire l'hypothèse que le nombre d'adjectifs est syntaxiquement non borné, mais encore d'attribuer une cause psychologique plausible à la limitation observée. Comme le rappelle Chomsky (1956: p. 57), après Quine (1953: pp. 53-54), «l'hypothèse que les langues sont infinies est faite dans le but de simplifier les descriptions».

Nous trouvons, dans l'appareil formel des grammaires syntagmatiques, deux «mécanismes récurrents» assez puissants pour engendrer des ensembles infinis de phrases. Si nous nous en tenons au cas qui nous occupe, nous pourrions utiliser les règles (2i-2iii), avec le symbole récursif *SAdj*:

- (2) (i)  $P \rightarrow L'homme + \textit{était} + SAdj + \textit{et} + Adj$   
 (ii)  $SAdj \rightarrow Adj(SAdj)$   
 (iii)  $Adj \rightarrow \textit{grand, aimable, vieux, fatigué, etc.}$

ou encore le schéma (3) augmenté de (2iii):

- (3)  $P \rightarrow L'homme + \textit{était} + Adj^n + \textit{et} + Adj \quad (n \geq 1)$

La règle (2ii) attribue «trop de structure» aux phrases engendrées, dans la mesure où elle prédit que pour tout  $n \geq 3$ , la frontière syntaxique entre le  $n^{\text{ième}}$  adjectif et le  $(n-1)^{\text{ième}}$  adjectif est moins importante qu'entre ce dernier et l'adjectif qui le précède (cf. Ruwet 1968: pp. 159-162). En revanche, le schéma (3) permet indubitablement d'obtenir chaque fois le système de constituants souhaité (cf., sur ce point, Chomsky et Schützenberger 1963: pp. 91-92). Les raisons pour lesquelles Chomsky n'a pas adopté cette seconde solution à l'époque où nous nous replaçons (Chomsky et Miller 1963: p. 34) s'aperçoivent aisément. D'une part, un schéma tel que (3) abrège un ensemble infini de règles de réécriture alors qu'une grammaire ne peut contenir, selon la définition habituellement retenue en linguistique, qu'un nombre fini d'instructions (Dik 1968: p. 93, Sampson 1974: p. 118). D'autre part, l'on ne disposait jusqu'au récent travail de Langendoen (1976) d'aucun outil mathématique qui permit de déterminer en termes suffisamment abstraits la capacité générative faible des grammaires contenant des schémas de règles. C'est pourquoi le recours aux transformations généralisées s'est naturellement imposé à Chomsky dans un premier temps de sa réflexion. Après coup, et pour des motifs bien connus<sup>1</sup>, il a préféré réintroduire les schémas de règles, de sorte que la récursivité syntaxique a été totalement prise en charge par la composante de base de sa grammaire (Dik 1968: pp. 92-98).

Revenons-en alors à l'hypothèse de Gross selon laquelle les «mécanismes récurrents», et en particulier les transformations généralisées, n'apporteraient aucune contribution à la

créativité. La référence à Harris (1968) nous permet de mieux saisir une argumentation ramassée au prix de très nombreuses ellipses. L'on sait que, pour Harris (1968: pp. 85–87, 1976a: pp. 81–91), des phrases complexes telles que (4) et (5) doivent se décrire, au moins en partie, à l'aide de la concaténation des phrases simples (6) et (7):

- (4) L'homme portait un chapeau mais avait froid
- (5) L'homme qui portait un chapeau avait froid
- (6) L'homme portait un chapeau
- (7) L'homme avait froid

Dans les deux cas, l'*c* peut choisir, en tant qu'opérateur primaire de concaténation, le *et* logique, que Harris intègre au vocabulaire ordinaire (1968: pp. 119 n. 34, 147–149). Le même outil syntaxique permettra ensuite de concaténer à la phrase obtenue une *métaphore* (phrase métalinguistique) établissant que les deux occurrences du syntagme nominal *L'homme* sont chaque fois coréférentes (Harris 1968: pp. 153–164). A cette information «sémantique» viendra s'ajouter, par une procédure analogue, l'information «culturelle» qui justifie, dans (4), l'usage de la conjonction *mais* (Harris 1968: pp. 148–153, 1976a: p. 82). Il est ainsi possible d'évacuer dans des phrases ou métaphrases concaténées toutes les propriétés «sémantiques» ou «culturelles» (nous dirions: pragmatiques) des opérateurs de coordination ou de subordination utilisés par les langues naturelles (cf. encore Harris 1976b: pp. 255–258, 1976c: pp. 242–243).

Nous ne pouvons critiquer ici ces conceptions de Harris<sup>2</sup>, auxquelles Gross se rallie apparemment sans réserves (1973a, 1976a). Par contre, il nous faut établir si une telle prise de position est reliée de quelque manière au problème de la créativité. Gross parvient à une réponse affirmative en se fondant sur deux prémisses: l'une introduit une distinction entre la récursivité des transformations généralisées, qui est conservée à l'état pur par l'opération primaire de concaténation, et les contraintes «créatives» qu'expriment les phrases et métaphrases à contenu sémantique ou pragmatique; l'autre prémisses, plus obscure, met l'accent sur le caractère «fini» de ces contraintes. Nous acceptons la première proposition, dans la mesure où celle-ci n'implique, par rapport à l'interprétation habituelle, qu'un simple réajustement de vocabulaire. Pour le reste, en revanche, l'argumentation ne nous semble pas vraiment pertinente. Il est incontestable que les contraintes qui gouvernent la transformation de deux phrases déterminées en une phrase complexe se trouveront énoncées à l'aide d'un nombre fini de phrases ou de métaphrases. Mais lorsque ces contraintes seront exprimées de manière générale, comme dans les pp. 75–77 de *Méthodes en syntaxe*, elles prendront la forme de schémas qui abrègent un nombre infini de concaténations de phrases ou de métaphrases. Elles ne se différencieront donc, de ce point de vue, ni des transformations chomskyennes ni des schémas de règles de réécriture (cf. note 1).

Il apparaît ainsi que le choix méthodologique initial de Gross s'appuie sur une justification théorique assez fragile, même s'il est dicté, en pratique, par une prudence entièrement légitime. L'importance accordée à la notion de «phrase simple», qui étonne à priori dans un ouvrage traitant des constructions complétives, s'explique, selon nous, par une erreur de perspective analogue. Contrairement à ce qui est affirmé dans le paragraphe I.1 (p. 19), la notion ne reçoit aucune définition, ne serait-ce qu'approximative; c'est d'ailleurs en vain que l'on cherchera les expressions «phrase simple» ou «phrase noyau» dans l'index des termes. En fait, Gross étudie les phrases «les plus simples» (p. 20), c'est-à-dire celles qui présentent, au plus, un degré 1 de récursivité (p. 76).

La discussion qui précède démontre à suffisance que *Méthodes en syntaxe* est un livre stimulant qui exige, par son extrême laconisme, une critique prolongée et attentive. Pour mener cette tâche à bien, nous allons regrouper nos remarques sous deux rubriques principales, avant de commenter, à titre d'exemple, la première table de constructions.

### 1. Aspects méthodologiques

Dans son introduction (pp. 9–10), Gross nous livre quelques réflexions épistémologiques au terme desquelles il conclut que «seule une accumulation (. . .) de données permettra de développer des considérations pouvant conduire à la formulation de théories». Cette accumulation est effectuée à l'aide de la méthode aujourd'hui traditionnelle qui consiste pour le linguiste à tester sur lui-même ou auprès d'autres locuteurs l'acceptabilité de divers énoncés (pp. 19–24). Car l'emploi d'un corpus ne suffirait pas à conférer à la description syntaxique l'exhaustivité et la systématisme souhaitables (pp. 24–27).

«Tester l'acceptabilité d'une séquence, c'est procéder à une expérience» (p. 19). Encore faut-il, bien entendu, que cette expérience soit reproductible (Gross 1973b: p. 256 n. 4, 1976b: pp. 13–14) et qu'elle se déroule de telle sorte que l'action de phénomènes parasitiques soit neutralisée, ou en tout cas fortement réduite. Ces deux conditions élémentaires ne nous paraissent pas toujours remplies dans *Méthodes en syntaxe*. De nombreux jugements d'acceptabilité se révèlent douteux, quand ils ne nous renvoient pas à un usage «marginal» sur lequel aucune indication précise n'est fournie. L'on peut s'interroger, par exemple, sur la normalité de *La fabrication de ce produit est concernée par ces instructions* (p. 101, à côté de *Je suis concerné par ce problème*), *Paul est une abomination* (p. 123, à côté de *Ce repas est une abomination*), *Luc* (à côté de *Ceci a de la complexité* (p. 171), etc. L'on aimerait aussi que, sans tomber dans les travers attendrissants de Damourette et Pichon, l'auteur nous donne quelques informations sociolinguistiques sur les locuteurs qui acceptent *Il calculera à Jean si c'est possible ou non*, *J'ai reconnu à Paul que j'étais coupable* (p. 180), ou qui utilisent le verbe *attiger* dans les constructions suivantes (pp. 188, 313):

- (8) (i) Paul attige d'avoir fait cela  
(ii) Paul attige de cynisme<sup>3</sup>

Si la lecture d'Esnault (1965: p. 22) et du TLF (III, p. 866) nous a appris que l'argotique *attiger* signifie «exagérer» (*Tu attiges!*), nous n'avons en revanche repéré aucune attestation analogue à (8i) ou à (8ii). En outre, Gross fait commuter *attiger* avec *exulter*, sans ajouter que ce dernier verbe, à la différence d'*exagérer*, n'exige pas la coréférence des sujets:

- (9) (i) ?Paul exulte de ce que Marie ait échoué  
(ii) \*Paul exagère de ce que Marie ait échoué

Très souvent, le résultat de l'expérience est influencé par la démarche généralisante que tend à adopter l'expérimentateur (pp. 23–24). Ainsi s'explique l'apparition de «phrases» telles que *Paul s'imagine Marie être capable de cela* (p. 72), *Paul fait observer à Marie y être allé* (pp. 76–77), *Pierre observe à Paul que tout est faux* (p. 180, sur l'analogie des causatifs), *Paul vulgarise auprès de ses amis que Marie est malade* (p. 182), *Paul a extirpé qu'il pleuvrait de ce que Pierre a emporté son parapluie* (p. 196), *Paul a suspendu qu'on fasse cela à cette décision* (p. 197), etc. Le traitement qui est réservé au clitique *on* nous offre une illustration parfaite de ce mécanisme. Partant de l'observation<sup>4</sup> que *on* «n'apparaît qu'en position sujet, ce qui constitue une anomalie» (p. 58), Gross propose de faire intervenir ce «pronom» dans la dérivation de plusieurs phrases à actant «indéterminé»:

- (10) (i) \*Paul aime on → Paul aime (p. 58)  
 (ii) On a dit cela → \*Cela a été dit par on → Cela a été dit (pp. 82, 90)  
 (iii) On raconte cette histoire → Cette histoire se raconte (pp. 101–102)  
 (iv) La situation exclut qu'on favorise Pierre → La situation exclut de favoriser Pierre (pp. 74, 139–140)

Au sein des dérivations (10i–10iv), *on* conserve le trait sémantique «humain» qui le caractérise par rapport aux autres clitiques de troisième personne. Par contre, cette propriété remarquable disparaît peut-être dans *On racornit le morceau de cuir* (p. 83; Robert, V., p. 750 cite seulement *Le feu a racorni ce cuir*). Elle est, en tout cas, absente de la source que Gross reconstruit pour certaines classes de phrases impersonnelles (pp. 136, 196):

- (11) (i) On mijote dans sa tête que Paul a pu faire un sale coup → (ii) Que Paul a pu faire un sale coup mijote dans sa tête → (iii) Il mijote dans sa tête que Paul a pu faire un sale coup

L'acceptabilité attribuée à (11i) découle donc de la généralisation d'une procédure descriptive qui n'est justifiable que dans un nombre limité de cas<sup>5</sup>.

La négligence des phénomènes parasitiques peut compromettre non seulement le bon fonctionnement des tests mais aussi l'interprétation correcte de leurs résultats. Ainsi, le contraste entre (12i) et (12ii) n'établit pas du tout que *femme de ménage* soit marqué ici «non humain» (p. 49):

- (12) (i) De quoi Pierre a-t-il changé? – De femme de ménage  
 (ii) \*De qui Pierre a-t-il changé? – De femme de ménage

Ce phénomène semble plutôt lié au fait que *changer de* sélectionne, pour le syntagme nominal complément, l'interprétation *de dicto*. Avec les prédicats qui présentent une ambiguïté systématique de ce point de vue, l'alternance devient possible et significative:

- (13) (i) Que cherche-t-il? – Une femme de ménage  
 (ii) Qui cherche-t-il? – Une femme de ménage  
 (14) (i) Que veut-il épouser? – Une femme de ménage<sup>6</sup>  
 (ii) Qui veut-il épouser? – Une femme de ménage

Le paragraphe consacré aux «substantifs opérateurs» (pp. 52–55) contient, pour la même raison, plusieurs affirmations approximatives ou erronées. L'inacceptabilité de (15i) n'est sans doute pas due au fait que *droit* contraint le temps de la complétive, puisque (15ii) se révèle parfaitement admissible:

- (15) (i) \*Pierre demande le droit d'avoir fait cela  
 (ii) Pierre revendique le droit de s'être trompé

Quant au syntagme *la possibilité nouvelle de V Ω*, il ne doit pas être exclu de manière absolue:

- (16) La possibilité nouvelle d'étaler les vacances contribue à désengorger les autoroutes

Plus généralement, il semble peu indiqué d'aligner tous les emplois de substantifs opérateurs tels que *moyen* ou *possibilité* sur le paradigme de *fait*<sup>7</sup>. En effet, *moyen* peut s'utiliser avec la préposition spécifique *pour* régissant la complétive (Robert, IV, p. 693):

- (17) (i) Pierre a trouvé un moyen pour que Marie tombe amoureuse de lui  
 (ii) Pierre a trouvé un moyen pour séduire Marie

Les séquences *moyen de V Ω* et *moyen que Psubj* apparaîtront sans difficulté dans (17i–ii), mais la seconde est familière ou archaïque (cf. Robert, IV, p. 694), et se distingue de son analogue avec *fait* par une propriété supplémentaire:

- (18) (i) Le fait qu'il soit venu → Qu'il soit venu, c'est un fait  
 (ii) Le moyen qu'il vienne → \*Qu'il vienne, c'est un moyen

Il existe, d'autre part, des exemples où *moyen* fonctionne comme *fait*:

- (19) (i) Bloquer les prix, c'est un moyen  $\left\{ \begin{array}{l} \text{pour} \\ \text{de} \end{array} \right\}$  freiner l'inflation  
 (ii) ?\*Le moyen de bloquer les prix a été utilisé pour freiner l'inflation

L'opérateur *moyen* connaît donc une construction réactionnelle et une construction appositive, dont (19i) démontre qu'elles ne sont pas nécessairement incompatibles. La même alternance se retrouve, sans la compatibilité, entre (20i) et (20ii):

- (20) (i) La possibilité qu'il vienne → Qu'il vienne, c'est une possibilité  
 (ii) Jean a la possibilité de venir

Toujours à propos des substantifs opérateurs, nous trouvons ailleurs (p. 92) l'affirmation selon laquelle les complétives introduites par *le fait* ne sont pas extrapposables. Or, il ne faut même pas invoquer la structure figée *Le fait est que P* (Gross 1968: p. 154) pour prouver que la réalité est de nouveau plus complexe (cf. Menzel 1975: pp. 66, 108):

- (21) Le fait s'est déjà présenté que des sous-officiers ont été intoxiqués par un repas de corps

Dans certains cas, ce sont des appréciations sur la similitude ou la différence de sens existant entre deux phrases qui paraissent hâtives ou inexactes. Gross propose, par exemple, de dériver (22ii) de (22i), sans tenir compte de l'incohérence sémantique de (23i) (pp. 67–68):

- (22) (i) Pierre considère Jean comme s'il était fou  
 (ii) Pierre considère Jean comme (étant) fou  
 (23) (i) \*Pierre considère Jean comme s'il était fou, et je partage son avis  
 (ii) Pierre considère Jean comme (étant) fou, et je partage son avis

La description qui nous est offerte des divers emplois de *rêver* se heurte à des objections comparables. Selon Gross (pp. 70, 220, 301, 311, 320), *rêver* entre dans trois classes de constructions:

- (24) (i) Paul a rêvé que Marie viendrait  
 (ii) (a) Paul a rêvé qu'il était allé au Pérou →  
 (b) Paul a rêvé être allé au Pérou  
 (25) (i) Paul rêve à ce que Marie vienne  
 (ii) (a) Paul rêve à ce qu'il aille au Pérou →  
 (b) Paul rêve à aller au Pérou

- (26) (i) Paul rêve de ce que Marie  $\left\{ \begin{array}{l} \text{viendra} \\ \text{vienna} \end{array} \right\}$   
 (ii) (a) Paul rêve de ce qu'il aille (ira?) au Pérou →  
 (b) Paul rêve d'aller au Pérou

La construction (24iib), bien que fort rare, ne semble pas exiger que le verbe de la complétive se trouve à un temps composé (Robert, VI, p. 196). En outre, si nous admettons à la rigueur (25iib), nous jugeons (25i), (25iia), (26i) et (26iia) également inacceptables<sup>8</sup>. Une fois encore, nous voyons à l'œuvre une généralisation mécanique, qui opère maintenant à partir de la gamme des structures simples (pp. 70, 123):

- (27) (i) Marie a rêvé son départ  
 (ii) Marie a rêvé à son départ  
 (iii) Marie a rêvé de son départ

Du point de vue sémantique, les distinctions que Gross prétend établir entre les constructions (24) et (26) ne résistent pas à un examen attentif. Le contraste qui oppose (27i) et (27iii), ou (28i) et (28ii), ne suffit pas à établir que *rêver de* soit toujours «factif»:

- (28) (i) Marie n'est pas venue, Paul l'a rêvé  
 (ii) Marie n'est pas venue, Paul en a rêvé

Le *en a rêvé* de (28ii) dérive certes d'un *a rêvé de cela*, qui se laisse paraphraser par *a rêvé à propos du fait que Marie ne soit pas venue*. Mais dans l'exemple (29), *en avait rêvé (de cela)* équivaut plutôt à *y avait rêvé (à cela, que Marie vienne)*:

- (29) Marie n'est pas venue; pourtant Paul en avait rêvé!

La même alternance de sens se rencontre entre (27iii) et (30):

- (30) Marie a tant rêvé de son départ!

En ce qui concerne les complétives, il faudrait, à notre avis, conserver les structures (24), (25) et (26), mais faire en sorte que la réduction du groupe *préposition + ce* s'applique obligatoirement:

- (31) \*Paul rêve  $\left\{ \begin{array}{l} \text{à} \\ \text{de} \end{array} \right\}$  ce que Marie vienne → Paul rêve que Marie vienne

L'on prédirait ainsi que *rêver de*, au sens de *rêver à propos de*, est incompatible aussi bien avec la complétive *que P* qu'avec l'infinitive<sup>9</sup>.

Aux pp. 116–121, Gross émet, au sujet du rapport entre constructions verbales et constructions adjectivales illustré par (32–33) une série de remarques intéressantes mais parfois discutables:

- (32) Pierre gêne Paul → Pierre est gênant pour Paul  
 (33) Ceci ennue Marie → Ceci est ennuyeux pour Marie

Tout d'abord, il est faux que le substantif régi par *pour* doive être marqué «humain». L'inacceptabilité de (34i) se relie vraisemblablement à des propriétés idiosyncrasiques de l'adjectif *bouleversant*:

- (34) (i) Ceci bouleverse ses plans → \*Ceci est bouleversant pour ses plans  
 (ii) Ceci gêne ses plans → Ceci est gênant pour ses plans



D'autre part, s'il est vrai que la construction adjectivale sélectionne, pour le sujet, l'interprétation «non active» (cf. 32), il est en revanche erroné d'assigner à *on* un trait intrinsèque «actif» (p. 102 n. 44):

(35) On est amusant pour Marie quand on porte un chapeau

On peut également mettre en doute l'acceptabilité de certains exemples (*Ceci est modérateur pour Marie*, p. 119), et souligner la différence de comportement entre *absorber* et *tacher* (p. 120):

(36) (i) Ce torchon absorbe l'huile → ?\*Ce torchon est absorbant pour l'huile  
(ii) Ce produit tache les vêtements → Ce produit est tachant pour les vêtements

Mais l'objection majeure reste que le statut ambigu des compléments introduits par *pour* (qui est déjà signalé dans Ruwet 1972: pp. 191, 195) fait seulement l'objet d'allusions évasives (pp. 119, 121) alors qu'il hypothèque gravement toute l'analyse proposée par Gross pour les phrases du type (37):

(37) Ce film est  $\left. \begin{array}{l} \text{palpitant} \\ \text{bidonnant} \\ \text{gondolant} \\ \text{etc.} \end{array} \right\}$  pour Marie

Notons enfin, en guise de conclusion, que le sujet qui émettrait l'énoncé *Paul regrette de vouloir faire cela* (p. 76) utiliserait correctement les ressources du français pour attribuer à Paul un trouble sérieux de la personnalité (cf. Napoli 1974: p. 234).

## 2. Aspects théoriques

Les options théoriques de Gross se définissent essentiellement par rapport à la grammaire générative transformationnelle, qui est critiquée aussi bien dans ses fondements généraux que dans ses pratiques descriptives courantes. Les reproches adressés indifféremment aux partisans du modèle classique et aux défenseurs de la sémantique générative se répartissent en trois grandes catégories (cf. Gross 1976b). Tout d'abord, ces linguistes, lorsqu'ils respectent leurs propres critères de rigueur, adoptent la démarche récemment caractérisée par Ruwet (1975a: p. 13): «à propos d'un problème intuitivement intéressant – et qui peut être local – proposer plusieurs théories, présentées avec suffisamment de clarté pour qu'on puisse déterminer ce qu'elles prédisent, les confronter et les évaluer». Or, nous l'avons déjà dit, Gross se prononce quant à lui pour une procédure d'accumulation systématique et exhaustive des données, qu'il considère comme le préalable obligatoire à toute théorisation (pp. 9–10). En outre, le générativisme d'inspiration chomskyenne souffre d'un excès de richesse provoqué non seulement par l'omnipotence des règles transformationnelles, mais aussi par la gamme étendue des descriptions, souvent équivalentes, que le praticien doit élaborer, puis comparer, au sujet de chaque phénomène particulier (pp. 27–30, 33–45). Enfin, «les questions fondamentales de la grammaire traditionnelle restent toujours sans réponse» (p. 46); ainsi, aucune solution satisfaisante n'a été avancée en ce qui concerne le problème général des emplois «figurés» (pp. 146–149).

Il ne nous est pas possible de discuter ici les arguments épistémologiques assez tranchants par lesquels Gross tente de justifier sa première objection<sup>10</sup>. Par contre, nous allons essayer de montrer, à l'aide de quelques illustrations, que les remarques portant sur la capacité généra-

tive forte du modèle transformationnel ne sont pas toujours exemptes des défauts mis en lumière dans le paragraphe précédent. Considérons tout d'abord les faits que Gross invoque pour contester l'utilité de la notion de «syntagme nominal» (pp. 34–36, 89):

- (38) (i) Paul n'a vu aucun défaut → Aucun défaut n'a été vu par Paul  
 (ii) \*C'est aucun défaut que Paul n'a vu
- (39) (i) De nombreux invités sont arrivés → Il est arrivé de nombreux invités  
 (ii) \*Ce sont de nombreux invités qui sont arrivés
- (40) (i) (a) Même Paul a vu le problème → (b) Le problème a été vu même par Paul  
 (ii) \*Le problème a été vu par même Paul

Selon Gross, le passif et l'extraposition, qui opèrent respectivement dans (38i) et (39i), déplacent des syntagmes nominaux, auxquels devrait pouvoir s'appliquer la règle d'extraction en *C'est . . . Qu*. L'inacceptabilité de (38ii) et (39ii) démontrerait donc qu'aucune définition cohérente et opérationnelle du «syntagme nominal» n'est actuellement disponible. Or, il faut écarter (38ii) pour la bonne et simple raison que la description sémantique de cette phrase à syntagme extrait inclurait une présupposition existentielle incompatible avec la signification négative de (38i):

- (41) \*Paul a vu quelque chose, à savoir aucun défaut.

Quant à l'exemple (39ii), il nous paraît manifester surtout une inadaptation pragmatique qu'il est aisé d'éviter en imaginant un discours adéquat:

- (42) L'on s'attendait à une légère supériorité de l'équipe allemande sur l'équipe française, et à l'élimination de quelques athlètes français. Au lieu de cela, ce sont de nombreux athlètes allemands qui ont été éliminés.

Dans (40ia), la séquence *Même Paul*, caractérisée distributionnellement comme «syntagme nominal», ne peut subir la permutation normale du passif (\*40ii). Mais il convient d'ajouter que la construction (40ib) connaît une variante<sup>11</sup>:

- (43) Le problème a même été vu par Paul

Le sens de (43) changera évidemment suivant que le foyer de *même* est constitué par *vu*, *Paul* ou *vu par Paul* (cf. Anderson 1972, Barbaud 1974, Jackendoff 1972: pp. 247–254). Il n'en reste pas moins que *même* fait preuve d'une liberté de placement, que l'on retrouve également, avec un peu plus d'artifice, en position sujet:

- (44) ?Même,  $\left. \begin{array}{l} \text{à ce qu'il paraît} \\ \text{à ce qu'on dit} \\ \text{etc.} \end{array} \right\}$ , Paul est venu

Dans un tout autre domaine, l'on relève une alternance libre entre *si même* et *même si*<sup>12</sup>:

- (45) (i) Si même il pleuvait, je sortirais  
 (ii) Même s'il pleuvait, je sortirais

Si l'on accepte l'hypothèse hautement plausible selon laquelle *même* prend ici pour foyer l'antécédent de la conditionnelle, l'on admettra que, dans un cas au moins, la construction courante (en *même si*) s'obtient en déplaçant *même* au dessus d'un morphème extérieur au constituant focalisé. C'est précisément ce mécanisme qui semble aussi produire (40ib) et

(43). De manière générale, il ressort de notre critique que la notion de «syntagme nominal», loin de créer «des problèmes pour lesquels on ne peut imaginer aucune forme de données empiriques qui permettraient de les résoudre» (p. 10), s'intégrera naturellement à des descriptions plus fines et plus approfondies des langues naturelles.

Nous adresserons des reproches similaires au raisonnement qui tendrait à prouver que les propriétés des «pronoms pré-verbaux» (clitiques) sujets sont descriptibles à l'aide de deux mécanismes formellement distincts, mais équivalents quant à leur contenu empirique (pp. 41–44). La solution qui consiste à rattacher ces pronoms pré-verbaux, mais non les pronoms sujets toniques, au syntagme verbal présente au moins deux avantages cruciaux par rapport à l'ensemble ordonné de règles auquel recourt Gross (1968: chap. II). En premier lieu, nous ne nous condamnons pas à dériver des phrases impersonnelles comme (46ii) ou (47ii–47iii) de sources curieuses où la notion de (co)référence perd toute signification (p. 183, cf. Ruwet 1972: pp. 66–67):

- (46) (i) \*Lui pleut → (ii) Il pleut  
 (47) (i) \*Luirisquequelui pleuve → (ii) Il risque qu'il pleuve → (iii) Il risque de pleuvoir

Ensuite, nous expliquons immédiatement pourquoi le clitique *on* de troisième personne ne se voit correspondre aucun pronom tonique sujet (cf. note 4):

- (48) (i) \*On, paraît-il, est venu vs. Lui, paraît-il, est venu  
 (ii) \*On, on croit que tout est perdu vs. Lui, il croit que tout est perdu

Au-delà de ces remarques de détail, il est permis de s'interroger sur le rapport qui existe entre les conceptions générales de Gross, marquées par un puritanisme théorique fréquemment proclamé (pp. 27, 46, etc.), et la réalité même des analyses qu'il nous propose. Nous trouvons mentionnées, aux pp. 27–29, deux contraintes que devraient respecter les transformations: la première interdit l'effacement ou l'insertion de «morphèmes pleins», tandis que la seconde garantit «l'invariance morphémique» en excluant l'insertion de «morphèmes vides». Le lecteur s'étonnera alors de ce que ces contraintes soient plus souvent violées dans *Méthodes en syntaxe* que dans la *Grammaire transformationnelle* de 1968. Ainsi, le paragraphe III.1 contient, entre autres choses, quelques arguments originaux en faveur des transformations qui opèrent dans les cas suivants (pp. 111, 126):

- (49) (i) Paul hurle ⇔ Paul pousse un hurlement  
 (ii) Les hurlements que Paul pousse effraient Marie ⇔ Les hurlements de Paul effraient Marie<sup>13</sup>

A cette occasion, Gross dégage clairement la fonction remarquable de quelques «verbes opérateurs» (*faire, pousser, porter, avoir*), auxquels il joint la copule *être* telle qu'elle s'utilise dans les constructions adjectivales examinées précédemment (phrases 32 à 37). Il nous paraît déjà douteux que *pousser* soit ici, à l'instar de *être*, un morphème «sémantiquement vide» (p. 126), puisque nous pouvons le faire alterner avec *émettre* ou *produire*, par exemple. Mais, de toute manière, les transformations en question transgresseront nécessairement l'une au moins des contraintes que nous venons d'énoncer. On notera encore, à ce propos, que la règle dite de «*tough-movement*», exclue en français par la condition d'invariance morphémique (p. 28), est cependant invoquée (p. 75) pour montrer que «*on* doit provenir du complément direct de *contenter*» dans (50ii):

- (50) (i) \*Il est facile de contenter on, par ici →  
 (ii) On est facile à contenter, par ici (cf. note 4)

A notre sens, ces discordances entre théorie et pratique naissent de l'ambiguïté attachée au terme de «transformation». Lorsque Gross adresse des reproches à la grammaire générative, il critique un modèle où la transformation est un schéma de règles productif de dérivations (cf. note 1). Pour lui, en revanche, «les transformations pourraient n'être qu'un dispositif expérimental qui permet de découvrir et de localiser les contraintes syntaxiques (et sémantiques) qui lient les éléments des phrases» (pp. 9, 153). Dans ce cas, les contraintes que nous avons discutées n'expriment plus des hypothèses empiriques sur la structure des langages naturels, mais reflètent simplement une attitude méthodologique de prudence. Gross nous affirme d'ailleurs qu'il continue à recourir «par commodité» à la formulation traditionnelle du passif, bien que celle-ci viole la contrainte d'invariance morphémique (p. 28). Il ajoute encore «qu'il est possible de reconstruire» des morphèmes pleins effacés (p. 28) et que rien ne nous empêche «de limiter les effacements d'une manière approximative, en attendant que des données empiriques suffisamment précises et nombreuses suggèrent des principes généraux d'effacement» (p. 29). Plus loin, nous trouvons même quelques considérations sur les avantages offerts par le relâchement occasionnel de la contrainte d'invariance morphémique (pp. 149–150).

Nous nous heurtons à des obscurités théoriques similaires, et parfois identiques, dans les pages consacrées à la dichotomie entre synchronie et diachronie (pp. 225–228, cf. aussi Gross et Lyotard-May 1972). Gross y attaque les conceptions saussuriennes sur deux plans. Il reproche d'abord au linguiste genevois d'avoir introduit une «dichotomie des données» qui différencierait radicalement l'étude des langues vivantes de l'étude des langues mortes. Cette critique, qui semble partir de la présupposition qu'une description de langue morte est nécessairement diachronique, s'appuie surtout sur les métaphores pédagogiques plus ou moins heureuses auxquelles recourait Saussure. Mais elle ne saisit pas la signification que revêt le *Cours* par rapport à l'historicisme dominant de l'époque. On peut dire, en suivant Popper (1945: pp. 1–57), que l'historicisme se caractérise, dans la science du langage comme dans toutes les sciences humaines, par deux thèses fondamentales, dont l'une est négative et l'autre positive. En effet, si l'existence de propriétés communes à toutes les langues naturelles est catégoriquement niée, il est en revanche postulé que le devenir de ces mêmes langues obéit à des lois historiques inexorables. Adeptes convaincus de la thèse positive de l'historicisme (cf. Peeters 1974), Saussure a utilisé la dichotomie entre synchronie et diachronie pour fonder épistémologiquement une linguistique générale dont il apercevait la préfiguration dans le traité de Port-Royal.

La seconde objection de Gross nous intéresse plus directement, dans la mesure où elle est rendue possible par l'absence de contraintes véritables sur la théorie linguistique elle-même. Nous avons déjà signalé les effets d'une démarche généralisante qui aboutit à «forcer» les tests d'acceptabilité de manière à intégrer à la langue décrite les sources de nombreuses phrases grammaticales<sup>14</sup>. Grâce à cette procédure, Gross enrichit le stock des constructions françaises dans une proportion respectable, et «reconstruit» certaines structures attestées à des stades antérieurs de l'évolution. Il en conclut, assez rapidement, qu'il faut abandonner les distinctions classiques entre «états de langue», et soumet ensuite à la même critique les notions de «langue» ou de «dialecte» (pp. 228–230). De là, il passe à l'hypothèse finale selon laquelle les variations historiques et géographiques n'affecteraient pas les transformations,

présupposées universelles, mais seulement les conditions lexicales qui en limitent l'application et expriment, *via* des corrélations sémantico-syntaxiques apprises, la vision du monde d'une culture déterminée (pp. 230–231, cf. aussi Gross 1974).

Nous ne pensons pas que cette argumentation permette de réfuter en termes cohérents la dichotomie saussurienne. D'abord, il reste toujours possible de définir un état de langue, une langue ou un dialecte par les propriétés pertinentes de son lexique. Ensuite, nous voyons mal en quoi les transformations pourraient être universelles si elles se réduisaient à «un dispositif expérimental». De toute évidence, Gross en est revenu ici à la conception harrissienne, voire chomskyenne, de la transformation<sup>15</sup>. Mais ce qui nous intéresse au premier chef, c'est le rôle décisif que le lexique se voit attribuer dans ce qu'il convient maintenant d'appeler une «théorie linguistique». Malgré la condamnation de la p. 224, Gross adopte, sur ce point précis, les idées de G. Lakoff (1970) et, en particulier, la transposition qui en a été faite au plan diachronique (R. Lakoff 1968: pp. 218–235). Il se forge ainsi un outil suffisamment puissant pour maintenir, sans risque de falsifiabilité, la thèse de la permanence et de l'universalité des transformations. En effet, l'absence, dans une langue, d'une transformation donnée équivaut à l'inexistence, dans cette langue, d'un quelconque item lexical déclenchant la règle en question; de telle sorte que chaque grammaire contient, au moins virtuellement, l'ensemble des transformations (p. 231 n. 22). D'autre part, par le biais des «produits analogiques» de Harris (1968: pp. 106–111), Gross enrichit encore son modèle de «contraintes globales» opérant sur les dérivations (pp. 45, 97–99). Il n'y a rien d'étonnant, dès lors, à ce que le phénomène le plus exceptionnel puisse être «régularisé» de manière triviale<sup>16</sup>: «La forme *Il n'en reste pas moins que P* est régulière, elle s'obtient de *Que P reste de N<sub>1</sub>* par [extrap], insertion de la négation *ne . . . pas moins*, pronominalisation: *de N<sub>1</sub> → en*» (p. 190).

Les quelques réflexions qui précèdent nous amènent à nous demander, pour conclure, si Gross est bel et bien fondé à renvoyer dos à dos le modèle standard et la sémantique générative. A de nombreux égards, en effet, ses conceptions générales et ses analyses concrètes semblent s'opposer systématiquement aux options théoriques et méthodologiques du dernier Chomsky (voir encore les pp. 45, 130, 135, 221–225 et Gross 1973b: pp. 260–261). Ce déséquilibre s'explique sans doute par les aspects «taxinomiques» de la sémantique générative, ainsi que par le caractère nettement réductif et parfois instrumentaliste de ses procédures descriptives (cf. Gross 1976b, Kiparsky 1974: pp. 339, 343, Ronat 1972).

### 3. La table 1

La table 1 «contient une classe résiduelle de constructions infinitives sans complétives correspondantes» (p. 160). Nous avons choisi de la commenter en raison du nombre relativement restreint des entrées verbales (73).

Dès le départ, nous sommes confrontés à des problèmes d'exhaustivité et de classification. Nous ne voyons pas pourquoi Gross retient *(re)commencer à* et non *(re)commencer de*, *s'efforcer de* et non *s'efforcer à* (p. 164), *s'empresse de* et non *s'empresse à*, *ne pas manquer de* et non *ne pas manquer à* (Sandfeld 1965: pp. 104–105, 220, 328). Dans le dernier cas, l'on pourrait avoir affaire à la négation du tour archaïque *manquer à* (Robert, IV, p. 425), mais l'inacceptabilité de (51iia) nous empêche d'adopter ici le traitement qui est réservé aux deux expressions *être tenu de* (table 1) et *être tenu à* (table 7, cf. la p. 137):

- (51) (i) (a) \*Pierre ne manque pas de ce qu'il proteste  
 (b) Pierre ne manque pas de protester  
 (ii) (a) \*Pierre ne manque pas à ce qu'il proteste  
 (b) Pierre ne manque pas à protester
- (52) (i) (a) \*Pierre est tenu de ce qu'il épouse Marie  
 (b) Pierre est tenu d'épouser Marie  
 (ii) (a) ?Pierre est tenu à ce qu'il épouse Marie  
 (b) Pierre est tenu à épouser Marie

D'autre part, les hypothèses de Gross relativement au couple synchronie/diachronie devraient lui permettre d'éliminer l'entrée *être réputé* (p. 164) en recourant à la dérivation suivante (Huguet, VI, p. 525, Ruwet 1975b: p. 101 n. 9):

- (53) On  $\left\{ \begin{array}{l} \text{*répute} \\ \text{suppose} \end{array} \right\}$  que Pierre a beaucoup d'argent  
 → ?\*Que Pierre a beaucoup d'argent est  $\left\{ \begin{array}{l} \text{réputé} \\ \text{supposé} \end{array} \right\}$   
 → Il est  $\left\{ \begin{array}{l} \text{réputé} \\ \text{supposé} \end{array} \right\}$  que Pierre a beaucoup d'argent  
 → Pierre est  $\left\{ \begin{array}{l} \text{réputé} \\ \text{supposé} \end{array} \right\}$  avoir beaucoup d'argent

Enfin, il n'y a aucune raison de distinguer, par des propriétés syntaxiques sur lesquelles nous reviendrons, *continuer à* de *continuer de*<sup>17</sup>.

Le premier test qui définit une sous-classe remarquable d'entrées consiste à établir, pour chaque verbe examiné, s'il contraint ou non le sujet (pp. 160-161):

- (54) (i) Il pleut → Il va pleuvoir  
 (ii) Il pleut → \*Il a beau jeu de pleuvoir

Il ne nous semble pas que *achever* et *terminer* s'opposent, sur ce point, à *(s')arrêter*, *cesser*, *finir* ou *stopper* (cf. Gross 1968: p. 78):

- (55)  $\left. \begin{array}{l} \text{achève} \\ \text{(s')arrête} \\ \text{cesse} \\ \text{finit} \\ \text{? stoppe} \\ \text{? termine} \end{array} \right\}$  de pleuvoir

De plus, nous croyons qu'il faut attribuer une acceptabilité égale, ou presque égale, à (56) et (57):

- (56) (i) Avec un vent pareil, il aura vite fait de pleuvoir  
 (ii) ?Avant que nous ne soyons rentrés, il aura le temps de pleuvoir
- (57) On dirait qu'il fait mine de pleuvoir

Les expressions *être fichu de* et *être foutu de*, qui sont des prédicats à «montée du sujet» (Ruwet 1975b: pp. 117, 119), ne présentent aucune contrainte:

- (58) Il est  $\left\{ \begin{array}{l} \text{fichu} \\ \text{foutu} \end{array} \right\}$  de pleuvoir

Quant au tour *ne savoir* (utilisé obligatoirement au conditionnel), on lui trouvera souvent un sujet «humain» (p. 162, cf. Robert, VI, pp. 346–347 et Wilmet 1976: pp. 107–128).

Nous n'avons que trois remarques à formuler sur l'emploi des auxiliaires *avoir* et *être* avec les verbes de la table 1. Tout d'abord, la distinction entre *continuer à* et *continuer de* nous paraît, déjà ici, illusoire:

- (59) (i) J'ai continué à chanter  
(ii) J'ai continué de chanter (inacceptable selon Gross)

En second lieu, *ne savoir* se rencontre (rarement, il est vrai) au conditionnel passé, ou à la forme littéraire du subjonctif plus-que-parfait (Robert, *ibid.*; Wilmet 1976: pp. 122–123):

- (60) Ces considérations  $\left\{ \begin{array}{l} \text{n'auraient} \\ \text{n'eussent} \end{array} \right\}$  su constituer un obstacle

Enfin, le contraste d'acceptabilité entre (61i) et (61ii) ne tient pas au fait que la première phrase se différencierait de la seconde par un quelconque sens «surcomposé» (p. 163):

- (61) (i) \*Pierre a eu failli y aller  
(ii) Pierre a eu vite fait d'y aller

En français standard, les temps surcomposés connaissent trois emplois, respectivement illustrables par (61ii), (62) et (63):

- (62) J'ai eu fini mon travail vendredi  
(63) Quand Pierre a eu mangé, il est parti

Dans tous les cas, la forme exprime un accomplissement passé, dont le terme est suggéré par un adverbe (*vite*, *en un instant*, etc.), par le sémantisme du verbe conjugué (*finir*, *achever*, *terminer*), ou encore par l'opposition même de la proposition subordonnée à la proposition principale. Il est donc normal que *faillir*, *manquer (de)*, *penser*, qui marquent le non-accomplissement, se révèlent réfractaires aux trois utilisations mentionnées:

- (64)
- (i) \*Pierre a eu vite  $\left\{ \begin{array}{l} \text{failli} \\ \text{manqué (de)} \\ \text{pensé} \end{array} \right\}$  s'évanouir
- (ii) \*Pierre a eu  $\left\{ \begin{array}{l} \text{failli} \\ \text{manqué (de)} \\ \text{pensé} \end{array} \right\}$  s'évanouir vendredi
- (iii) \*Quand Pierre a eu  $\left\{ \begin{array}{l} \text{failli} \\ \text{manqué (de)} \\ \text{pensé} \end{array} \right\}$  s'évanouir, il est parti

L'effacement du groupe (*Prép*)*V*<sup>0</sup>  $\Omega$  s'avère plus souvent possible que ne le reconnaît Gross. De nouveau, *achever* et *terminer* se comportent comme (*s'*)*arrêter*, *cesser*, *finir* ou *stopper* (malgré Gross 1968: p. 64):

- (65)      - Tu as  $\left\{ \begin{array}{l} \text{achevé} \\ \text{arrêté} \\ \text{cessé} \\ \text{fini} \\ \text{?stoppé} \\ \text{terminé} \end{array} \right\}$  d'écrire? – Non, mais  $\left\{ \begin{array}{l} \text{j'achève} \\ \text{j'arrête} \\ \text{je cesse} \\ \text{je finis} \\ \text{je stoppe} \\ \text{je termine} \end{array} \right\}$  dans un instant

La même conclusion vaut pour *n'arrêter pas*, *avoir beau jeu* (Robert, IV, p. 121), *avoir le temps*, *ne pas demander mieux (que)*:

- (66) (i) – Tu étudies beaucoup? – Je n'arrête pas (d'étudier)  
 (ii) Pierre énumère les maladroitures de Paul, et il a beau jeu (de les énumérer)  
 (iii) – Peux-tu m'aider? – Je ne demanderais pas mieux (que de t'aider), mais je n'ai pas le temps (de t'aider)

*Oser* ne se sépare pas, sur ce point, de *pouvoir* et *devoir*:

- (67) (i) J'aurais voulu lui parler, mais je n'ai pas  $\left\{ \begin{array}{l} \text{osé} \\ \text{pu} \end{array} \right\}$ .  
 (ii) Je lui ai parlé, mais je n'aurais pas dû

et il n'est toujours pas justifié d'opposer *continuer à* à *continuer de* (cf. plus haut).

La colonne relative à la pronominalisation du groupe  $(Prép)V^0\Omega$  à l'aide d'un pronom pré-verbal (clitique) contient, selon nous, de nombreuses informations incorrectes ou fragmentaires. Ainsi, l'usage de *en* nous semble aussi admissible, à peu de choses près, dans (68) que dans (69):

- (68) (i) Je n'ai pas le temps de lire ce livre → Je n'en ai pas le temps  
 (ii) Je ne suis pas à même de t'aider → ?Je n'en suis pas à même
- (69) (i) Pierre a été près de se fâcher → Pierre en a été près  
 (ii) Pierre se fait fort de convaincre Marie → Pierre s'en fait fort

D'autre part, la pronominalisation par *y* est banale avec *se mettre à* (cf. la dernière phrase de *Bouvard et Pécuchet*):

- (70) Ils se mettent à copier → Ils s'y mettent

et aisément concevable avec *s'avancer à*:

- (71) Paul ne s'est pas  $\left\{ \begin{array}{l} \text{avancé} \\ \text{hasardé} \\ \text{risqué} \end{array} \right\}$  à critiquer Pierre →  
 Paul ne s'y est pas  $\left\{ \begin{array}{l} \text{avancé} \\ \text{hasardé} \\ \text{risqué} \end{array} \right\}$

Dans trois cas d'alternance entre *de* et *à*, seule la seconde préposition se voit associer un clitique (cf. plus haut):



- (72) (i) Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{s'efforce} \\ \text{s'empresse} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{de} \\ \text{à} \end{array} \right\} \text{le faire} \rightarrow$   
 Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} *s'en \\ s'y \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{efforce} \\ \text{empresse} \end{array} \right\}$
- (ii) Je ne manquerai pas  $\left\{ \begin{array}{l} \text{de} \\ \text{à} \end{array} \right\} \text{vous prévenir} \rightarrow$   
 Je  $\left\{ \begin{array}{l} *n'en \\ n'y \end{array} \right\} \text{manquerai pas}$

Ce phénomène découle sans doute du fait que l'emploi de *à* remonte à une tournure ancienne où la construction infinitive était produite par réduction de complétive. Le même écart s'observe d'ailleurs entre *être tenu de* et *être tenu à*:

- (73) Pierre est tenu  $\left\{ \begin{array}{l} d' \\ à \end{array} \right\} \text{épouser Marie} \rightarrow \text{Pierre} \left\{ \begin{array}{l} *en \\ y \end{array} \right\} \text{est tenu}$

Le curieux comportement de *pouvoir* s'explique, à notre sens, par un effacement du «pro-verbe» *faire* dont on retrouve l'effet dans d'autres structures:

- (74) (i) Je peux le faire  $\rightarrow$  Je le peux  
 (ii) Que puis-je faire pour vous?  $\rightarrow$  Que puis-je pour vous?  
 (iii) Tout ce que je peux faire, c'est protester  $\rightarrow$  Tout ce que je peux, c'est protester  
 (iv) Je ne peux faire que protester  $\rightarrow$  Je ne peux que protester  
 (v) Il peut se faire que Jean vienne  $\rightarrow$  Il se peut que Jean vienne

Cette propriété exceptionnelle caractérise aussi, dans la proportion indiquée en figure 1, les verbes apparentés *oser*, *devoir* et *savoir*<sup>18</sup>:

Figure 1

	le faire $\rightarrow$ le	que faire? $\rightarrow$ que?	ce que faire $\rightarrow$ ce que	ne faire que $\rightarrow$ ne que	se faire $\rightarrow$ se
pouvoir	+	5	5	5	5
oser	+	5	? +	? +	0
devoir	+	-	-	? +	? -
savoir	-	-	-	+	0

Avec *oser*, nous obtenons souvent des phrases assez littéraires:

- (75) (i) J'ai osé le faire  $\rightarrow$  Je l'ai osé  
 (ii) Que n'a-t-il osé faire?  $\rightarrow$  Que n'a-t-il osé?  
 (iii) Tout ce que j'ai osé faire, c'est protester  $\rightarrow$  ?Tout ce que j'ai osé, c'est protester  
 (iv) Je n'ai osé faire que protester  $\rightarrow$  ?Je n'ai osé que protester

Pour *devoir* et *savoir*, la réduction de *ne faire que* à *ne que* donne des résultats régulièrement acceptables:

- (76) (i) Tu ne dois faire que nettoyer → ?Tu ne dois que nettoyer (Huot 1974: p. 106)  
 (ii) Les femmes ne savent faire qu'aimer → Les femmes ne savent qu'aimer (Sandfeld 1965: p. 144)

*Devoir* tolère également l'usage du clitique *le* (Robert, II, p. 1277, Huot 1974: pp. 64–65, 68):

- (77) (i) – Devez-vous me surveiller? – Oui, je le dois (← je dois le faire)  
 (ii) Je lui ai défendu d'y penser . . . Je l'ai dû . . . je le devais (exemple, selon nous inacceptable, cité par Plattner 1906: p. 35)

Citons enfin, pour mémoire, l'expression figée *comme il se doit* (← *comme il doit se faire*, Plattner 1902: p. 93).

Il est vraisemblable que les limitations qui pèsent sur *devoir* et *savoir* sont liées à l'existence de constructions différentes où *le* et (*ce*) *que* fonctionnent en lieu et place d'une véritable complétive (pp. 301, 381, Gross 1968: pp. 77, 80):

- (78) (i) ?Je dois à Pierre que je sois monté sur scène → Je dois à Pierre d'être monté sur scène  
 (ii) Je le dois à Pierre  
 (iii) Que dois-je à Pierre?  
 (iv) Ce que je dois à Pierre, c'est d'être monté sur scène
- (79) (i) Je sais que je suis venu ici l'année passée → ?Je sais être venu ici l'année passée  
 (ii) Je le sais  
 (iii) Que sais-tu?  
 (iv) Ce que je sais, c'est  $\left\{ \begin{array}{l} \text{que je suis venu} \\ \text{?être venu} \end{array} \right\}$  ici l'année passée

Il conviendrait pourtant d'intégrer à la table 1 un *savoir* «modal» qui se rapprocherait naturellement du tour *ne savoir déjà* commenté (Gross 1968: p. 77).

Peu de verbes permettent la substitution d'un syntagme nominal au groupe  $V^0 \Omega$  en présence de la préposition. Il faut d'emblée écarter *passer pour* puisque (80ii) se dérive facilement par effacement de *être* (cf. Gross 1968: pp. 98–99):

- (80) (i) Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{passe pour} \\ \text{est réputé} \end{array} \right\}$  être un salaud →  
 (ii) Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{passe pour} \\ \text{?est réputé} \end{array} \right\}$  un salaud<sup>19</sup>

Parmi les entrées à retenir, *commencer/finir par*, *s'empresse* à, *être en voie de* et *se mettre à* (en contraste avec le réfléchi de *mettre*, pp. 163–164, 201) ne s'utilisent qu'en compagnie de nominalisations ou de constructions infinitives «réduites»:

- (81) Pierre a  $\left\{ \begin{array}{l} \text{commencé} \\ \text{fini} \end{array} \right\}$  par  $\left\{ \begin{array}{l} \text{une critique de Chomsky} \\ \text{(manger) le fromage} \end{array} \right\}$
- (82) Pierre s'empresse à  $\left\{ \begin{array}{l} \text{la réalisation de son projet} \\ \text{(faire) son boulot} \end{array} \right\}$
- (83) Pierre est en voie de  $\left\{ \begin{array}{l} \text{guérison} \\ \text{*maladie} \end{array} \right\}$
- (84) Pierre se met à  $\left\{ \begin{array}{l} \text{la réalisation de son projet} \\ \text{(faire) son boulot} \end{array} \right\}$

En revanche, *être près de* admet une gamme plus étendue de compléments:

- (85) Le malade est près de  $\left\{ \begin{array}{l} \text{la guérison} \\ \text{Marie} \end{array} \right\}$

D'autre part, *s'empresser à*, *se mettre à* et *être près de* peuvent se combiner avec un clitique pronominalisant le syntagme prépositionnel.

Avec une série de verbes sémantiquement proches, le groupe *Prép V<sup>0</sup> Ω* se laisse remplacer par une nominalisation précédée de la préposition *dans* (p. 164):

- (86) (i) Paul persévère à rechercher l'absolu → Paul persévère dans sa recherche de l'absolu  
 (ii) Paul persiste à mépriser le danger → Paul persiste dans son mépris du danger

Selon nous, cette «transformation» s'applique non seulement à *se hâter de*, *s'interrompre de*, *persévérer de*, *persiste à* et *tarder à*, mais aussi à *(s')arrêter de*, *se dépêcher de*, *stopper de*, et peut-être même aux argotiques ou vulgaires *se dégrouiller*/*démerder*/*grouiller*/*magner de*.

La substitution d'un syntagme nominal au groupe *(Prép)V<sup>0</sup> Ω* pose des problèmes complexes et disparates que nous allons essayer de sérier. Nous commencerons par éliminer *être réputé* (cf. les exemples 80i et 80ii), et par noter que la distinction entre *continuer à* et *continuer de* ne se justifie pas plus ici que précédemment. Un grand nombre de verbes «aspectuels», qui exigent une préposition devant l'infinitif, peuvent être directement suivis d'une nominalisation (Newmeyer 1975: pp. 31-32):

- (87)
- (i) Les ouvriers  $\left\{ \begin{array}{l} \text{achèvent (de)} \\ \text{(s')arrêtent (de)} \\ \text{cessent (de)} \\ \text{(re)commencent (à)} \\ \text{finissent (de)} \\ \text{?stoppent (de)} \\ \text{terminent (de)} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{travailler} \\ \text{le travail} \end{array} \right\} \text{ à 5 heures}$
- (ii) Les ouvriers continuent  $\left\{ \begin{array}{l} \text{à/de travailler} \\ \text{le travail} \end{array} \right\} \text{ jusqu'à 5 heures}$

La plupart de ces verbes admettent d'autres compléments directs, «humains» ou «non humains», soit avec une acception idiosyncrasique:

- (88) (i) achever un blessé  
 (ii) arrêter un voleur  
 (iii) stopper un avant-centre  
 (iv) Une vallée riante termine ce pays  
 etc.

soit en alternance avec une construction infinitive «appropriée» (Gross 1968: p. 98, Newmeyer 1975: pp. 43–45):

- (89) (i) achever un repas/achever de faire un repas  
 (ii) commencer un enfant/commencer de faire un enfant  
 (iii)  $\left\{ \begin{array}{l} \text{commencer} \\ \text{finir} \\ \text{terminer} \end{array} \right\}$  un livre/  $\left\{ \begin{array}{l} \text{commencer} \\ \text{finir} \\ \text{terminer} \end{array} \right\}$   $\left\{ \begin{array}{l} \text{de lire} \\ \text{d'écrire} \\ \text{etc.} \end{array} \right\}$  un livre  
 etc.

*Oser, risquer et tenter*, mais aussi *hasarder*, entrent facilement dans les structures où le complément direct provient d'une nominalisation ou de la «réduction» d'une construction infinitive<sup>20</sup>:

- (90) (i) Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{hasarda} \\ \text{osa} \\ \text{risqua} \\ \text{tenta} \end{array} \right\}$  une critique  
 (ii) Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{hasarda} \\ \text{etc.} \end{array} \right\}$  une parole ← Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{hasarda} \\ \text{etc.} \end{array} \right\}$  (d')émettre une parole

Par contre, avec *avoir vite fait de* et *ne faire que*, la relation entre l'infinitif et la nominalisation reste plus diffuse:

- (91) (i) Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{a vite fait de} \\ \text{ne fait que} \end{array} \right\}$  travailler  
 (ii) Pierre  $\left\{ \begin{array}{l} \text{a vite fait} \\ \text{ne fait que} \end{array} \right\}$  son travail

Avant de conclure ce commentaire, nous voudrions revenir sur la question classique des «verbes auxiliaires» (p. 161, cf. Gross 1968: pp. 12–17). En principe, une entrée pourra être intégrée à l'ensemble des «morphèmes de temps et d'aspect» lorsque la ligne correspondante de la table 1 se présentera de la manière suivante:

...	$N_{nc}$	...	$N_0U$	...	<i>infinitives</i>	...	$N_0UPr\acute{e}pN_1$	...	$N_0UN_1$	...
+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-

Autrement dit, l'entrée prise en considération ne doit ni contraindre le sujet, ni tolérer l'effacement ou la pronominalisation par clitique de  $(Pr\acute{e}p)V^0\Omega$ , ni admettre la substitution d'un syntagme nominal quelconque à  $Pr\acute{e}p V^0\Omega$  ou à  $V^0\Omega$ . Compte tenu des mises au point effectuées précédemment, ces cinq critères sélectionnent dix-huit candidats:

*aller, avoir vite fait de (?), avoir beau, avoir failli, devoir, être censé, être en train de, être fichu/foutu de, être sur le point de, faire mine de, ne faire que (?), manquer de, menacer de, pouvoir, ne savoir (?), venir de, venir à*

Outre les trois cas douteux: *avoir vite fait de* (p. 162 n. 2), *ne faire que* et *ne savoir*, il faut sans doute écarter *être fichu/foutu de*, puisque (92i) est aussi acceptable que (47ii), et en tout cas plus admissible que son analogue avec *mériter* (p. 183):

- (47) (ii) ?Il risque qu'il pleuve → (iii) Il risque de pleuvoir  
 (92) (i) ?Il est  $\left\{ \begin{array}{l} \text{fichu} \\ \text{foutu} \end{array} \right\}$  qu'il pleuve → (ii) Il est  $\left\{ \begin{array}{l} \text{fichu} \\ \text{foutu} \end{array} \right\}$  de pleuvoir  
 (93) (i) \*Il mérite qu'il pleuve → (ii) \*Il mérite de pleuvoir

Parmi les entrées retenues, *aller*, *avoir failli*, *être en train de* et *venir de* sont les seules à ne pas former de temps composés. Mais l'auxiliaire du futur se caractérise encore par l'impossibilité de faire porter une négation sur l'infinitif (cf. Ruwet 1968: pp. 186–188):

- (94) (i) \*Il va ne pas pleuvoir<sup>21</sup>  
 (ii) J'ai failli ne pas lui répondre  
 (iii) Ils sont en train de ne pas manger [i.e. de faire la grève de la faim] (S. Signoret, *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, Paris, Seuil, 1976, p. 351)  
 (iv) Tu viens pendant six mois de ne rien faire (exemple oral)

Dans ces conditions, il nous semble peu motivé de poser un «constituant *Auxiliaire*» qui contiendrait (en plus des affixes de temps et d'*avoir/être*) *aller*, *venir de*<sup>22</sup>, *commencer à/de*, *continuer à/de*, *finir de* et autres verbes «aspectuels» (p. 161). L'analyse dite «par montée du sujet» (Perlmutter 1970, Newmeyer 1975, Ruwet 1972 et 1975b) s'applique avec élégance non seulement à *commencer à/de*, *continuer à/de*, *finir de*, etc. mais aussi à de nombreuses entrées, fort différentes quant au sens, de la table 1. Contrairement à ce qu'affirme Gross (pp. 145, 161), l'hypothèse de Perlmutter permet de prédire facilement la différence d'acceptabilité entre (95i) et (95ii):

- (95) (i) Une conversation a commencé  
 (ii) \*Un ami a commencé

En effet, il ne faut même pas recourir à l'effacement du prédicat *avoir lieu* (Newmeyer 1975: pp. 56–58) pour montrer que *conversation* appartient à la classe des «noms d'événements» qui comprend, outre les nominalisations d'action, des substantifs tels que *accident*, *cataclysme*, *cyclone*, *miracle*, etc. (Lyons 1968: pp. 265–267). Si l'on admet que *commencer* et autres sélectionnent un argument porteur du trait «événement», on peut également expliquer pourquoi toute interprétation de la phrase anormale (95ii) restituera, ne serait-ce que de manière vague, l'un ou l'autre «procès» (Dietrich 1973: pp. 51–54, Busse 1974: pp. 154–157). Le verbe *empêcher* soumet d'ailleurs son complément direct (sans complétive adjacente) à une contrainte similaire (p. 202):

- (96) La ceinture de sécurité a empêché beaucoup  $\left\{ \begin{array}{l} \text{d'accidents} \\ \text{*de touristes} \end{array} \right\}$

Enfin, l'analyse par montée paraît ouvrir la voie à des généralisations synchroniques et diachroniques sur les divers emplois de *menacer* et *risquer*, pour ne citer que deux exemples particulièrement illustratifs (cf. Ruwet 1972).

## NOTES

- 1: Grâce à l'élimination des transformations généralisées, Chomsky a pu recourir au principe «cyclique» pour expliquer les contraintes d'ordonnement portant sur les dérivations transformationnelles. En outre, il a pu émettre l'hypothèse selon laquelle la structure profonde contenait tous les éléments nécessaires à l'interprétation sémantique. Mais il s'est ainsi privé de ce que nous croyons être la seule preuve ponctuelle et strictement syntaxique établissant l'insuffisance des grammaires de constituants. Notons, d'autre part, que les transformations singulières sont elles-mêmes interprétables comme des schémas qui abrègent des ensembles infinis de règles (Langendoen 1977).
- 2: L'une des objections que l'on adressera à Harris s'appuiera sur le fait que son analyse ne permet pas de construire en termes satisfaisants l'interprétation sémantique des phrases à relatives restrictives. La seule suggestion concrète à ce sujet figure dans Harris 1968: p. 87, où il est envisagé de substituer certaines conjonctions «marquées» à l'opérateur primaire de concaténation.
- 3: La phrase (8ii) est forgée sur le modèle de *Paul exagère de cynisme*, elle-même imaginée d'après *Paul exulte de joie*. Précisons, d'autre part, que (8i) devient sans doute acceptable lorsque *d'avoir fait cela* est complément de phrase, et séparé du verbe par une pause (Gross 1968: pp. 63-64).
- 4: Comme nous le verrons plus loin, cette «observation» peut elle-même faire l'objet de sérieuses réserves.
- 5: Notons, en outre, que l'acceptabilité de (11iii) reste pour le moins douteuse, même si l'élimination du possessif *sa* provoque une légère amélioration: *?Il mijote dans la tête de Pierre que Paul a pu faire un sale coup*.
- 6: Les questions de (12i), (13i) et (14i) s'avèrent malgré tout plus normales en situation d'écho, puisque la lecture *de dicto* est alors favorisée.
- 7: Sur *le fait que*, on consultera maintenant Allaire (1975).
- 8: Assez curieusement, Van Reenen (1973: p. 74 n. 13) accepte *Jean rêve de ce qu'il a trop bu* mais rejette *Pierre fait rêver par là Jean de ce qu'il a trop bu*.
- 9: Gross a précisément abandonné sa première analyse (1968: pp. 84, 92) parce que l'effacement du groupe *de ce* ne peut opérer dans ce cas. Si la solution que nous adoptons s'avère correcte, le clitique *en* de (28ii) doit être introduit par pronominalisation du syntagme *du fait Qu P* (cf. pp. 52-53).
- 10: Il faudrait tenir compte, pour cela, d'un texte plus récent déjà cité (Gross 1976b). Nous ferons cependant deux remarques. Tout d'abord, il est certainement excessif d'affirmer que les conceptions épistémologiques dont se réclament les générativistes aient été popularisées par «certains manuels de philosophie» (p. 9); à moins que l'admirable traité de Popper (1959) ne mérite cette appellation. D'autre part, l'usage qui est fait à la même page du mot «induction», pour désigner une généralisation opérant à partir de micro-modèles, risque de semer la confusion. Nous supposons que Gross s'inspire ici du vocabulaire mathématique, où le terme en question connaît un emploi indépendant de sa valeur philosophique (cf. Popper 1959: p. 37 n. \*1).
- 11: La phrase *Le problème a été vu par Paul lui-même* s'obtient en appliquant la transformation passive à *Paul lui-même a vu le problème* (Anscombe 1973: pp. 42-43, Martin 1975).
- 12: Selon Robert (IV, p. 510), «*Si même* renchérit sur une autre supposition». Cette caractérisation sémantique absolue est infirmée par les exemples figurant dans Hunnius (1960: p. 42), Pott (1976: p. 444) et Sandfeld (1936: p. 382).

- 13: La double flèche de (49i) indique que la transformation est «réversible», au moins dans la version qui en est donnée à la p. 111. Nous avons dès lors adopté la même description pour le cas illustré ici par (49ii). On remarquera, à ce sujet, que Harris et Gross décomposent les nominalisations chomskyennes en deux opérations dont la première est «unaire» et dérive un syntagme nominal d'une phrase (pp. 107–109).
- 14: Cette tendance est déjà présente chez Harris (Gross 1976a: p. 10). Contrairement à ce qui est affirmé à la p. 226 (n. 16), l'argumentation au terme de laquelle Chomsky conclut au caractère infini des langues naturelles illustre une démarche idéalisatrice de tout autre nature. Nous verrons en effet que Gross doit combler l'écart entre grammaticalité et acceptabilité en se forgeant des outils intégrés à sa description, et dès lors dépourvus de motivations indépendantes (cf. plus loin).
- 15: Gross ne distingue jamais clairement ces deux conceptions, dont les divergences sont cependant bien connues (cf. par exemple Ruwet 1968: pp. 232–246 et notre note 13). Il écrit même que «Harris propose en fait une véritable grammaire formalisée du type de celles que Chomsky a étudiées lui-même par la suite, grammaire constituée de règles de divers types, dont la différence avec la grammaire générative n'est que terminologique» (1976b: p. 24).
- 16: C'est en adoptant une procédure analogue que Foley (1965: p. 63 n. 5) peut écrire, à propos d'une règle de prothèse en phonologie latine: «Cette règle n'est pas seulement établie pour justifier les formes du verbe *sum*; elle s'applique sans restriction à tous les mots latins, mais les seuls cas où les conditions sont remplies sont certaines formes de ce verbe». Il est frappant que Gross invoque, aux pp. 229–230, certaines des «reconstructions synchroniques» les plus audacieuses de T.M. Lightner.
- 17: Cf. Sandfeld 1965: pp. 105–106. A la p. 136, Gross concède qu'il n'y a pas de «changement de sens immédiatement perceptible» entre les deux entrées. Plus récemment (1976b: p. 10), il affirme que si l'usage des prépositions «détermine l'existence de deux verbes *continuer*», cependant «l'observation des formes et l'intuition du sens vont à l'encontre d'une telle description». De manière générale, il semble sous-estimer les possibilités d'alternance entre *à* et *de*.
- 18: Le symbole de l'ensemble vide indique, dans la figure 1, que l'absence de la propriété considérée est due à une incompatibilité sémantique entre *oser* ou *savoir* et l'expression *se faire* (\**Il ose/sait se faire que Jean vienne*). La réduction de *de le faire* à *le* pourrait rendre compte de la phrase suivante, que Gross (p. 234) et l'un de nos informateurs estiment possible:
- (i) Je ne le demande pas mieux
- Nous ajouterons que l'informateur en question écarte aussi bien (ii) que (iii), alors que ces exemples sont jugés respectivement inacceptable et acceptable par Gross lui-même (pp. 279, 290):
- (ii) \*Je l'aime mieux (← J'aime mieux le faire)
- (iii) \*Tu le ferais mieux (← Tu ferais mieux de le faire)
- 19: L'on pourrait contester la légitimité de cette dérivation en invoquant l'agrammaticalité de (ib) ou en montrant que l'ambiguïté de (iia) ne se retrouve pas dans (iib):
- (i) (a) Pierre passe pour être à Paris en ce moment  
(b) \*Pierre passe pour à Paris en ce moment
- (ii) (a) L'auteur du vol passe pour être un avocat  
(b) L'auteur du vol passe pour un avocat

Mais des phénomènes similaires s'observent, de manière un peu moins claire peut-être, avec un prédicat tel que *paraître*:

- (iii) (a) Le responsable de l'accident  $\left\{ \begin{array}{l} \text{paraît n'être} \\ \text{ne paraît être} \end{array} \right\}$  que le vent violent qui a soufflé ces derniers jours  
 (b) \*Le responsable de l'accident ne paraît que le vent violent qui a soufflé ces derniers jours  
 (iv) (a) L'auteur du vol paraît être un avocat  
 (b) L'auteur du vol paraît un avocat

Ici, comme dans d'autres cas, *sembler* manifeste un comportement plus régulier, puisque (vb) conserve l'ambiguïté de (va):

- (v) (a) L'auteur du vol semble être un avocat  
 (b) L'auteur du vol semble un avocat

- 20: Il est possible qu'*oser* admette une classe moins restreinte de compléments directs: Osez la nouvelle mode Vacances (publicité dans *Marie-Claire*)  
 21: Il n'est pas absolument exclu de rencontrer (94i), mais dans ce cas, il n'y aura aucune opposition significative avec *Il ne va pas pleuvoir*. La situation est toute différente lorsque *aller* marque ce que Damourette et Pichon ont appelé «l'allure extraordinaire»: *Tu ne vas quand même pas ne pas inviter Jean!*  
 22: Signalons incidemment que la «formule de temps» de la p. 161 autorise les formes incorrectes \**vais venir de* et *allais venir de*, à côté de *viendrait/viendrais de* (cf. Gross 1968: p. 17).

### Bibliographie

- Allaire (S.) (1975) «Le syntagme *le fait que*», *Le Français Moderne*, XLIII (1975), pp. 308-337.  
 Anderson (S.R.) (1972) «How to get even», *Language*, XLVIII (1972), pp. 893-906.  
 Anscombe (J.-C.) (1973) «Même le roi de France est sage», *Communications*, n° 20, pp. 40-82.  
 Barbaud (Ph.) (1974) *Constructions superlatives et structures apparentées*, Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Paris VIII-Vincennes.  
 Bar-Hillel (Y.) (1964) *Language and Information*, Jérusalem/Reading (Mass.), Academic Press/Addison-Wesley.  
 Busse (W.) (1974) *Klasse-Transitivität-Valenz*, Munich, Fink.  
 Chomsky (N.) (1956) «Three Models for the Description of Language», cité ici d'après la traduction française de M. Gross, *Langages*, n° 9 (mars 1968), pp. 51-76.  
 – et Miller (G.A.) (1963) *Introduction to the Formal Analysis of Natural Languages*, cité ici d'après la traduction française de Ph. Richard et N. Ruwet, Paris/La Haye, Gauthier-Villars/Mouton, 1968.  
 – et Schützenberger (M.P.) (1963) «The Algebraic Theory of Context-Free Languages», cité ici d'après la traduction française de G. Fauconnier, *Langages*, n° 9 (mars 1968), pp. 77-118.  
 Dietrich (W.) (1973) *Der periphrastische Verbalaspekt in den romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer.  
 Dik (S.C.) (1968) *Coordination. Its Implications for the Theory of General Linguistics*, Amsterdam, North-Holland.



Mais des phénomènes similaires s'observent, de manière un peu moins claire peut-être, avec un prédicat tel que *paraître*:

- (iii) (a) Le responsable de l'accident  $\left\{ \begin{array}{l} \text{paraît n'être} \\ \text{ne paraît être} \end{array} \right\}$  que le vent violent qui a soufflé ces derniers jours  
 (b) \*Le responsable de l'accident ne paraît que le vent violent qui a soufflé ces derniers jours  
 (iv) (a) L'auteur du vol paraît être un avocat  
 (b) L'auteur du vol paraît un avocat

Ici, comme dans d'autres cas, *sembler* manifeste un comportement plus régulier, puisque (vb) conserve l'ambiguïté de (va):

- (v) (a) L'auteur du vol semble être un avocat  
 (b) L'auteur du vol semble un avocat

- 20: Il est possible qu'*oser* admette une classe moins restreinte de compléments directs: Osez la nouvelle mode Vacances (publicité dans *Marie-Claire*)  
 21: Il n'est pas absolument exclu de rencontrer (94i), mais dans ce cas, il n'y aura aucune opposition significative avec *Il ne va pas pleuvoir*. La situation est toute différente lorsque *aller* marque ce que Damourette et Pichon ont appelé «l'allure extraordinaire»: *Tu ne vas quand même pas ne pas inviter Jean!*  
 22: Signalons incidemment que la «formule de temps» de la p. 161 autorise les formes incorrectes \**vais venir de* et *allais venir de*, à côté de *viendrai/viendrais de* (cf. Gross 1968: p. 17).

### Bibliographie

- Allaire (S.) (1975) «Le syntagme *le fait que*», *Le Français Moderne*, XLIII (1975), pp. 308-337.  
 Anderson (S.R.) (1972) «How to get even», *Language*, XLVIII (1972), pp. 893-906.  
 Anscombe (J.-C.) (1973) «Même le roi de France est sage», *Communications*, n° 20, pp. 40-82.  
 Barbaud (Ph.) (1974) *Constructions superlatives et structures apparentées*, Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Paris VIII-Vincennes.  
 Bar-Hillel (Y.) (1964) *Language and Information*, Jérusalem/Reading (Mass.), Academic Press/Addison-Wesley.  
 Busse (W.) (1974) *Klasse-Transitivität-Valenz*, Munich, Fink.  
 Chomsky (N.) (1956) «Three Models for the Description of Language», cité ici d'après la traduction française de M. Gross, *Langages*, n° 9 (mars 1968), pp. 51-76.  
 – et Miller (G.A.) (1963) *Introduction to the Formal Analysis of Natural Languages*, cité ici d'après la traduction française de Ph. Richard et N. Ruwet, Paris/La Haye, Gauthier-Villars/Mouton, 1968.  
 – et Schützenberger (M.P.) (1963) «The Algebraic Theory of Context-Free Languages», cité ici d'après la traduction française de G. Fauconnier, *Langages*, n° 9 (mars 1968), pp. 77-118.  
 Dietrich (W.) (1973) *Der periphrastische Verbalaspekt in den romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer.  
 Dik (S.C.) (1968) *Coordination. Its Implications for the Theory of General Linguistics*, Amsterdam, North-Holland.

- Esnault (G.) (1965) *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse.
- Foley (J.), «Prothesis in the Latin Verb *Sum*», cité ici d'après la traduction française de S. Fisher, *Langages*, n° 8 (décembre 1967), pp. 60-66.
- Gross (M.) (1968) *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe du verbe*, Paris, Larousse.
- (1973a) «On Grammatical Reference», in Kiefer (F.) et Ruwet (N.), éds, *Generative Grammar in Europe*, Dordrecht, Reidel, pp. 203-217.
  - (1973b) «Remarques sur la méthodologie de la grammaire générative transformationnelle», in Gross (M.), Halle (M.) et Schützenberger (M.P.), éds, *The Formal Analysis of Natural Languages*, Paris/La Haye, Mouton, pp. 251-264.
  - (1974) «Remarques sur les processus d'apprentissage d'une première langue», in *Problèmes actuels en psycholinguistique (Colloques Internationaux du C.N.R.S.)*, Paris, pp. 23-27.
  - (1976a) Présentation de Harris 1976a.
  - (1976b) Présentation de Boons (J.-P.), Guillet (A.) et Leclère (Chr.), *La structure des phrases simples en français*, Genève, Droz, pp. 7-28.
  - et Lyotard-May (A.) (1972) «Notes sur les buts et méthodes de la description linguistique», *Les Langues Modernes*, LXVI (1972), pp. 24-38.
- Harris (Z.S.) (1968) *Mathematical Structures of Language*, cité ici d'après la traduction française de C. Fuchs, Paris, Dunod, 1971.
- (1976a) *Notes du cours de syntaxe*, traduction française de M. Gross, Paris, Seuil.
  - (1976b) «On a Theory of Language», *Journal of Philosophy*, LXXIII (1976), pp. 253-276.
  - (1976c) «A Theory of Language Structure», *American Philosophical Quarterly*, XIII (1976), pp. 237-255.
- Huguet (E.), *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, Champion/Didier, 1925-1967, 7 vol.
- Hunnius (Kl.) (1960) *Der Ausdruck der Konditionalität im modernen Französisch*, Bonn.
- Huot (H.) (1974) *Le verbe «devoir». Etude synchronique et diachronique*, Paris, Klincksieck.
- Jackendoff (R.S.) (1972) *Semantic Interpretation in Generative Grammar*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Kiparsky (P.) (1974) «From Paleogrammarians to Neogrammarians», in Hymes (D.), éd., *Studies in the History of Linguistics*, Bloomington, Indiana University Press, pp. 331-345.
- Lakoff (G.) (1970) *Irregularity in Syntax*, New York, Holt, Rinehart and Winston.
- Lakoff (R.) (1968) *Abstract Syntax and Latin Complementation*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Langendoen (D.T.) (1976) «On the Weak Generative Power of Infinite Grammars», *CUNY Forum*, n° 1, texte dactylographié, pp. 13-24.
- (1977) «Transformations as Rewrite-Rule Schemata», *Tel-Aviv Lectures*, texte dactylographié, pp. 1-5.
- Lyons (J.) (1968) *Introduction to Theoretical Linguistics*, cité ici d'après la traduction française de F. Dubois-Charlier et D. Robinson, Paris, Larousse, 1970.
- Martin (R.) (1975) «Sur l'unité du mot *même*», *Travaux de linguistique et de littérature*, XIII (1975), vol. 1, pp. 227-243.
- Menzel (P.) (1975) *Semantics and Syntax in Complementation*, Paris/La Haye, Mouton.
- Napoli [Furrow] (D.J.) (1974) «Una breve analisi dei verbi *potere* et *dovere*», in *Medici*

- (A.), et Sangregorio (A.), éds, *Fenomeni morfologici e sintattici nell'italiano contemporaneo*, Rome, Bulzoni, pp. 233-240.
- Newmeyer (F.J.) (1975) *English Aspectual Verbs*, Paris/La Haye, Mouton.
- Peeters (Chr.) (1974) «Saussure néogrammairien et l'antinomie synchronie/diachronie», *Linguistics*, n° 13 (1 août 1974), pp. 53-62.
- Perlmutter (D.M.) (1970) «The Two Verbs *Begin*», in Jacobs (R.A.) et Rosenbaum (P.S.), éds, *Readings in English Transformational Grammar*, Waltham, Ginn, pp. 107-119.
- Plattner (Ph.) (1902) *Ausführliche Grammatik der französischen Sprache*, Karlsruhe, Bielefeld, vol. II, 2.
- (1906) *ibid.*, vol. II, 3.
- Popper (K.R.) (1945) *The Poverty of Historicism*, version remaniée et augmentée citée ici d'après la traduction française de H. Rousseau, Paris, Plon, 1956.
- (1959) *The Logic of Scientific Discovery*, cité ici d'après la traduction française de N. Thyssen-Rutten et P. Devaux, Paris, Payot, 1973.
- Pott (H.) (1976) *Der Ausdruck der Konzessivität im Französischen*, Berne/Munich, Lang.
- Quine (W.V.O.) (1953) *From a Logical Point of View*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Robert (P.), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du Nouveau Littré, 1951-1962, 6 vol.
- Ronat (M.) (1972) «A propos du verbe *remind* selon P.M. Postal. La sémantique générative: une réminiscence du structuralisme?», *Studi Italiani di Linguistica Teorica ed Applicata*, I (1972), pp. 233-267.
- Ruwet (N.) (1968) *Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon, deuxième édition corrigée et augmentée.
- (1972) *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Paris, Seuil.
- (1975a) «Théorie et méthodes dans les études musicales: quelques remarques rétrospectives et préliminaires», *Musique en Jeu*, n° 17, pp. 11-36.
- (1975b) «Montée du sujet et extraposition», *Le Français Moderne*, XLIII (1975), pp. 97-134.
- Sampson (G.) (1974) «Against Base-Coordination», *Foundations of Language*, XII (1974), pp. 117-125.
- Sandfeld (Kr.) (1936) *Syntaxe du français contemporain. Les propositions subordonnées*, Paris, Droz.
- (1965) *Syntaxe du français contemporain. L'infinitif*, Genève, Droz, deuxième édition.
- TLF = *Trésor de la Langue Française*, Paris, C.N.R.S., à partir de 1971.
- Van Reenen (P.Th.) (1973) c.r. de Gross 1968, *Rapports. Het Franse Boek*, XLIII, n° 3 (septembre 1973), pp. 65-75.
- Wilmet (M.) (1976) *Etudes de morpho-syntaxe verbale*, Paris, Klincksieck.